

autre village, *Douardèh*, représente **Contra Coptos**.

**Kous** (9kil. rive E.) occupe le site d'**Apollinopolis Parva**. Au temps des Khalifés et des sultans Mamelouks, elle était regardée, par suite du commerce actif dont elle était devenue l'entrepôt, comme la ville la plus riche de la haute Égypte. Elle a perdu toute son importance. Elle n'a plus de ruines anciennes, non plus que *Négadèh*, sur l'autre rive du Nil, où il y a plusieurs couvents coptes.

**Chenhour**, à une petite distance de Kous, sur la rive orientale, annonce par ses monticules artificiels le site d'une ancienne place. Un temple de l'époque romaine, dont il reste encore quelques vestiges, a permis de reconnaître, dans ses inscriptions hiéroglyphiques, le nom égyptien de la ville, *Senhôr*.

Entre Chenhour et Thèbes, la rivière fait un détour considérable à l'E. Une heure environ avant d'aborder à Thèbes, on aperçoit à sa gauche, à quelque distance du fleuve, le village de

**Médamout** (44 kil. rive E.) qui a des ruines anciennes, et, entre autres, un temple sur lequel on a lu les noms d'Amenhotep II de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et de Ramessès II, de la XIX<sup>e</sup>, mais qui fut réparé ou agrandi au temps des Ptolémées, comme on le voit aussi par les inscriptions. Le pylône porte le nom de l'empereur Tibère. Le surplus des ruines se compose de maisons en briques. On ne débarque guère pour visiter cette localité; c'est habituellement de Karnak qu'on fait une excursion à Médamout.

Mais bientôt se montrent sur la rive E. les grandes ruines de Karnak, pylônes, colonnades etc.; sur la rive O. les montagnes de Kournah, trouées d'hyogées. Enfin, bientôt on aperçoit sur la rive E. Louksor avec ses pylônes, son obélisque, son minaret, ses palmiers, les huttes des fellâh qui couvrent le temple. On est à Thèbes.

## THÈBES.

### I. Renseignements généraux.

Tous les voyageurs aujourd'hui débarquent à **Louksor**; c'est là en effet que sont toutes les ressources. C'est là que résident les agents consulaires; la France y est particulièrement bien représentée par un fonctionnaire parisien, homme du monde, dont tous les touristes ont pu apprécier le bienveillant accueil. Il a installé sur l'extrémité même du temple de Louksor une charmante habitation à l'euro-péenne, dont il fait les honneurs avec la plus parfaite affabilité.

C'est à Louksor qu'est la poste; c'est là qu'il est le plus facile de se procurer des provisions, des guides, des montures. Des barques sont là pour vous passer à tout instant d'une rive à l'autre. Un guide coûte pour un jour 10 piastres; un cheval, 10 piastres; un âne, 5 piastres. Il est inutile d'en emmener avec soi sur la rive occidentale, où l'on est assailli à son débarquement par les guides, les conducteurs de chevaux et les âniers accourus des villages voisins. La précaution la plus utile est d'emporter de l'eau potable, surtout pour visiter la gorge brûlante de Bab-el-Molouk, où l'on serait exposé à toutes les ardeurs de la soif.

A Louksor, on devra aussi se tenir en garde contre l'acquisition sans examen des antiquités qui vous sont offertes de tous côtés, scarabées, figurines en verre bleu, colliers de verroteries, cachets, anneaux, etc. Beaucoup de ces objets sont sans doute authentiques, mais il y en a plus encore de fabrication moderne. Il y a d'ailleurs à cela une raison d'économie. A Louksor les curiosités sont hors de prix. Dans les villages de Kournah et de Médinet-Abou, au contraire, on trouve souvent à acheter des simples fellâh, et à des prix modérés, des objets qu'ils recueillent en fouillant incessamment leur inépuisable nécropole. Près de la colline d'Assasif (rive O.), on a extrait des puits des centaines de momies, que l'on voit entassées les unes sur les autres, et que les paysans déroulent pour chercher les bijoux. On n'a qu'à se baisser pour y ramasser des fragments

curieux, des têtes, des pieds momifiés et recouverts de dorures, tandis qu'on les payerait 10 ou 15 fr. à Louksor. En un mot, on ne devra faire ses achats qu'au moment du départ, après avoir exploré par soi-même toutes les localités.

On ne peut rien dire d'absolu quant au temps à consacrer à la visite de Thèbes; chaque voyageur se décidera à cet égard selon les circonstances et ses propres dispositions. Un artiste ou un antiquaire ne verra pas les choses en courant comme un simple curieux. Celui-ci peut à la rigueur voir l'essentiel en trois jours; mais à quiconque n'est pas absolument obligé de compter ses heures, nous conseillerons fortement de donner au moins huit jours à cette partie du voyage, qui est à tous les égards la plus importante et la plus féconde en souvenirs. Il vaut mieux passer rapidement sur d'autres points.

L'ordre dans lequel on devra visiter les nombreuses localités qui composent les ruines de Thèbes n'est pas indifférent; nous pensons, comme M. Wilkinson, que la meilleure manière de visiter ces restes immenses, pour ménager et graduer l'intérêt, est de commencer par Kournah, les tombeaux des rois, Médinet-Abou, les colosses de Memnon, le Ramesséion et les autres ruines de la rive occidentale, puis de passer à la rive orientale pour y voir Louksor en premier lieu et terminer par les splendeurs de Karnak. C'est l'ordre que nous avons adopté dans notre description; c'est celui qui permet au voyageur pressé de voir tout dans le temps le plus court, chacun restant libre, bien entendu, de fractionner ses excursions, de les diriger à sa guise, suivant le temps dont il pourra disposer.

### II. Topographie générale.

Si l'on se place sur un point élevé, tel que la colline d'Abd el-Kournah ou le haut du temple de Louksor, d'où l'on puisse embrasser la plaine tout entière de Thèbes, on se rendra compte, dans une première vue d'ensemble, de la disposition du site, de son étendue et de son état actuel. A ses pieds on voit le Nil,

qui coule ici du S.-O. au N.-E., et dont le large lit est partagé en plusieurs canaux, par quatre îles longues et basses. Une double chaîne de hauteurs enveloppe la plaine à droite et à gauche du fleuve, et forme comme un vaste cirque où se déployait l'antique métropole. A l'O., la chaîne Libyque présente des pentes abruptes, qui dominent ce côté de la plaine, et qui se recourbent au-dessus de Bab el-Molouk pour venir se terminer, près de Kournah, à la rive même du fleuve. A l'E., les hauteurs plus adoucies et moins proches descendent en longues pentes vers Louksor et Karnak, et leurs crêtes ne se rapprochent du Nil qu'après Médamout, à 1 h. et plus au-dessus de Karnak. Thèbes occupait, sur les deux rives, une grande partie de cet espace. La cité proprement dite était au côté oriental, où les ruines actuelles de Karnak et de Louksor marquent l'emplacement et nous offrent les magnifiques débris de ses grands monuments; le côté occidental, où se trouvaient aussi de somptueux édifices, mais qui était surtout consacré aux sépultures royales et à la Nécropole, était désigné, au temps des Ptolémées et des Romains, sous les noms de faubourg Libyque et de Memnonium. Les maisons, les habitations particulières, ont disparu depuis des siècles, et leur emplacement même est recouvert par les alluvions du fleuve qui ont élevé le niveau de la plaine (V. p. 900); Thèbes n'est représentée pour nous que par ses monuments religieux et ses habitations royales. Ces ruines forment quatre groupes principaux, connus sous les noms de Karnak, de Louksor, de Médinet-Abou et de Kournah, d'après les villages fellâh qui en sont voisins. Karnak et Kournah se font face au N., de même que Louksor et Médinet-Abou au S. De ces quatre villages (celui de Médinet-Abou est maintenant désert), Louksor est le plus considérable; on

peut voir qu'ils marquent les quatre angles d'un quadrilatère dont chaque côté a environ 3 kil. de longueur, et dont le périmètre total est conséquemment d'environ 12 kilomètres. Cette étendue est loin de représenter celle de Thèbes au temps de sa splendeur. Une notion que Diodore a recueillie lui donnait 140 stades de tour, ce qui répond à 26 kil., ou à près de 6 de nos lieues communes. La ville s'étendait donc au loin dans la plaine, et la nature des lieux montre que ce devait être surtout dans la partie orientale, à l'E. et au N. de Louksor et de Karnak,

### III. Histoire.

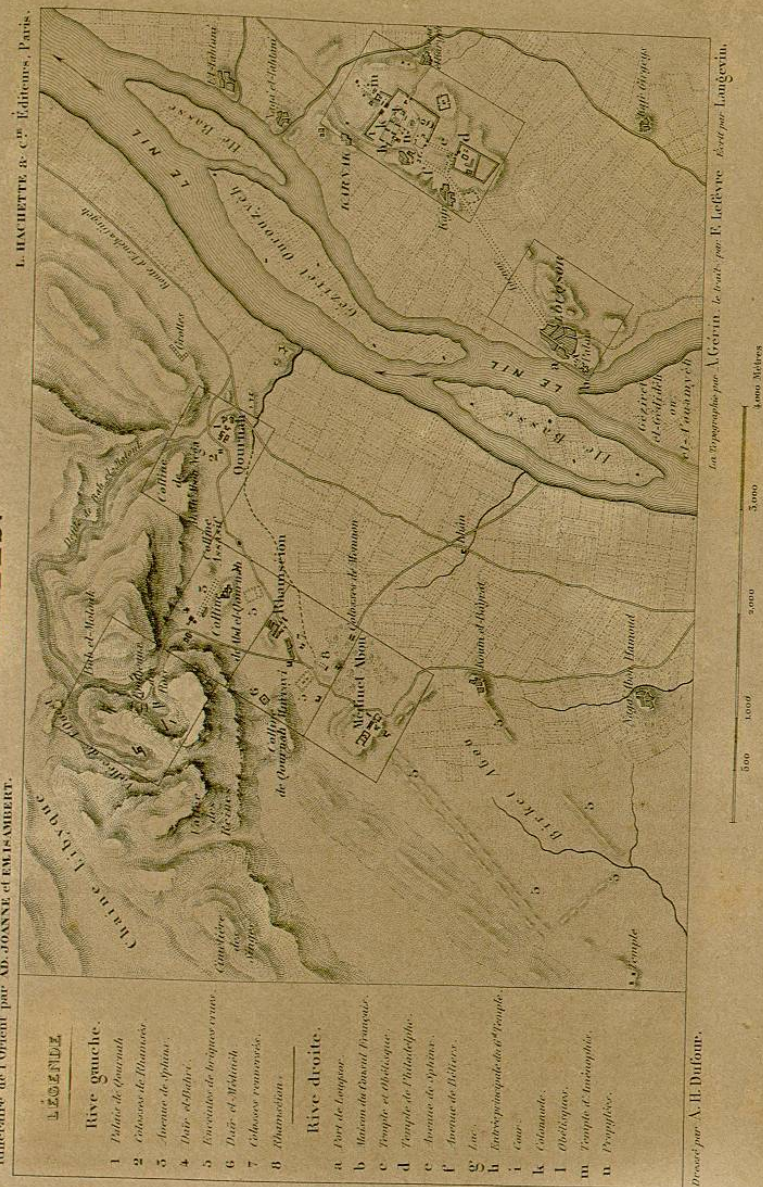
Jusqu'à présent les inscriptions n'ont fourni aucun renseignement précis sur les origines de Thèbes et le temps de sa fondation, et les légendes recueillies par les anciens auteurs, par Diodore principalement, ne sauraient suppléer à ce silence des monuments. Il est seulement certain que l'existence de la ville remonte à des temps très-anciens. Les rois des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> dynasties y fondèrent une domination indépendante de Memphis (entre 2900 et 2500 ans avant l'ère chrétienne), et sous les pharaons de la XIII<sup>e</sup> dynastie, Thèbes devint la capitale reconnue de toute l'Égypte. Les plus anciennes tombes royales de Babel-Molouk, ainsi que les parties les plus anciennes du grand Temple de Karnak, appartiennent aux princes de ces deux dernières dynasties (la XII<sup>e</sup> et la XIII<sup>e</sup>). Il est naturel de penser qu'avant d'être ainsi devenue la capitale de l'empire, Thèbes avait déjà une certaine prééminence parmi les villes de la haute Égypte. Elle garda ce rang souverain pendant 1700 ans et plus (sauf peut-être quelques intermittences), avant l'invasion des Hyksos et après leur expulsion, jusqu'à la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie, 1110 ans avant notre ère, ce qui explique pourquoi elle est seule

nommée dans Homère, tandis que Memphis ne l'est pas. Les premières constructions, le noyau, pour ainsi dire, du grand Temple de Karnak, appartiennent au 1<sup>er</sup> Ousertésén, de la XI<sup>e</sup> dynastie, (vers 2800), et il n'est peut-être pas un de ses successeurs qui n'ait ajouté quelque chose à cet admirable édifice. Consacré à Ammon-Ra, le dieu tutélaire de l'Égypte, il devint comme un sanctuaire national qu'une longue génération de Pharaons s'attacha à embellir et à agrandir. Ce fut surtout sous la XVIII<sup>e</sup> et sous la XIX<sup>e</sup> dynastie (entre 1700 et 1300), après que l'Égypte fut affranchie du joug des Pasteurs, qui avaient régné à Memphis pendant plus de 500 ans, que Thèbes vit s'élever ses plus nombreux et ses plus riches monuments.

Il paraît qu'après la longue et glorieuse lignée des Ramessides (qui forme les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> dynasties de Manéthon), une nouvelle dynastie (la XXI<sup>e</sup>) s'éleva dans l'Égypte inférieure; elle résida à Memphis et lui rendit par là son rang de capitale (vers 1110). A partir de cette époque, 600 ans s'écoulent sans que Thèbes figure dans l'histoire; son nom ne reparait qu'à l'époque de l'invasion de Cambyse, en l'année 527 avant J.-C. Le conquérant perse y porta le fer et la flamme, et dépouilla les temples de leurs richesses amoncées. C'est de là, sans doute, que datent réellement la décadence et la ruine de Thèbes. Une nouvelle catastrophe la frappa au temps des derniers Ptolémées. Elle avait refusé de reconnaître Ptolémée Lathyre, qui avait détrôné son frère Alexandre; ce prince y accourut avec son armée, y entra de force après trois années de siège, et y renouvela les dévastations de Cambyse. Ceci arriva vers l'année 82 avant le commencement de notre ère. Depuis l'avènement des Lagides, les Grecs avaient pris l'habitude de désigner Thèbes sous le nom de **Diospolis**, qui n'est

## THÈBES.

Itinéraire de l'Orient par M. JOANNE et EMIL-SABERT.



Dessiné par A. H. Dufour.

que la traduction de l'appellation égyptienne *Amouneï*, la demeure d'Amoun ou Ammon, fréquemment usitée dans les légendes hiéroglyphiques; l'autre nom, le nom usuel, Thèbes, se trouve aussi dans les inscriptions sous les formes *ap*, *apé*, ou avec l'article féminin, *Tapé* (*Thaba* dans le dialecte memphitique), qui se traduit par la Tête, la Capitale. On ajoutait au nom de *Diospolis*, l'épithète de *Mégale*, la grande, pour la distinguer d'une autre *Diospolis*, au-dessous de Tentyris ou Dendérah.

La première description de Thèbes qu'on trouve chez les anciens est celle que nous a laissée Diodore; car Hérodote, bien qu'il eût résidé dans cette ville et conversé avec les prêtres, n'est entré dans aucun détail (chose assez singulière) sur ses innombrables monuments. Diodore avait aussi visité la haute Égypte, comme il nous l'apprend lui-même, dans la 180<sup>e</sup> olympiade (entre les années 60-57 avant J.-C.). Sa relation, qu'on voudrait plus détaillée, est donc celle d'un témoin oculaire. Les fondateurs de Thèbes en avaient fait, dit-il, la cité la plus riche et la plus belle non-seulement de l'Égypte, mais du monde entier. Ses temples étaient magnifiques, aussi bien que tous ses autres monuments; et les maisons des particuliers s'élevaient jusqu'à quatre et cinq étages. Rien n'égalait la beauté de ses statues colossales en or, en argent et en ivoire, et de ses obélisques monolithes. Quatre temples se faisaient remarquer parmi tous les autres, et de ces quatre temples, il y en avait un qui n'avait pas moins de 13 stades de pourtour. Il est clair qu'il s'agit du temple de Karnak. Les tombeaux des anciens rois ne le cédaient pas en magnificence aux autres monuments, et l'on admirait surtout, par sa richesse et son étendue, celui du roi Osymandyas. « Ces édifices, ajoute l'historien,

ont subsisté (dans leur intégrité et leur splendeur, veut-il dire), jusqu'à une époque assez récente. » Il faut remarquer que la visite de Diodore à Thèbes eut lieu 24 ans seulement après la terrible expédition de Ptolémée Lathyre, et que si la vengeance du roi avait dû s'arrêter devant les temples et les tombeaux, elle s'était sûrement appesantie sur ce que les soldats de Cambyse avaient laissé subsister de la ville proprement dite. La manière dont s'exprime Diodore laisse assez voir que les maisons élevées de plusieurs étages, et sûrement aussi toutes les constructions particulières qui constituent une grande cité, n'existaient plus de son temps. Strabon, en effet, qui voyagea en Égypte 35 ans après Diodore, complète à cet égard le rapport de l'historien. Le géographe dit expressément que Thèbes ne se composait plus que de bourgades séparées, les unes sur la plage arabique du fleuve (c'est-à-dire sur la rive droite ou orientale), ce qui était, ajoutait-il, le côté de la ville proprement dit; les autres sur la plage libyque (ou occidentale), qui était le côté du Memnonium. Il est clair par ce passage que ce dernier nom s'appliquait à toute la partie de l'ancienne Thèbes située à l'O. du Nil. Quant aux bourgades ou aux villages qui s'étaient formés des débris de Thèbes, c'est précisément ce qu'on voit encore aujourd'hui. Les vestiges qui marquent l'étendue de Thèbes, dit encore Strabon, sont actuellement répandus sur une longueur de près de 80 stades. On y voit nombre d'édifices sacrés, la plupart dégradés par Cambyse. Le narrateur ajoute: « Dans le Memnonium il y a deux colosses monolithes placés près l'un de l'autre. L'un est encore entier; la partie supérieure de l'autre a été brisée au-dessus du siège, et gît sur le sol, par l'effet, dit-on, d'un tremblement de terre. On croit généralement qu'une fois par jour un bruit, comme celui qui résulte

d'un faible coup, sort de la partie de la statue restée sur le siège et sur sa base. Au-dessus du Memnium sont les tombeaux des rois, au nombre de quarante, creusés dans le roc des cavernes; le travail en est admirable et bien digne d'être vu. On y voit des obélisques sur lesquels sont gravées des inscriptions attestant la richesse des rois de cette époque, l'étendue de leur domination, qui atteignit jusqu'aux confins de la Scythie, de la Bactriane, de l'Inde et de l'Ionie actuelle, la quantité de leurs revenus et le nombre de leurs soldats, qui montait à près d'un million d'hommes. » Diodore, de son côté, dit que les annales des temples mentionnaient 47 tombes royales, mais qu'au temps de Ptolémée Lagus, il n'en restait plus que 17, dont plusieurs, lorsque lui-même les vit, avaient été ouvertes et dégradées.

Strabon, comme Diodore, ne manque pas de citer les vers si connus de l'Illiade, où Thèbes est qualifiée de ville aux cent portes; et Diodore fait observer, à cette occasion, que, selon certains rapports, la ville n'avait jamais eu cent portes, mais qu'elle avait été surnommée ainsi à cause des nombreux propylées de ses temples.

Si complètement déchu et ruinée que fût Thèbes, le respect de sa grandeur passée, et la vénération traditionnelle dont ses temples et ses tombeaux étaient entourés, la maintenaient au rang des villes de la haute Égypte. Ce que l'on continuait de nommer *Diospolis Magna* se composait sûrement d'un amas de chétives habitations principalement groupées autour des deux temples de la rive orientale. Louksor, dans ses proportions réduites, peut en donner l'idée. *Diospolis* n'en figure pas moins dans les tables de Ptolémée (vers l'an 140 après J.-C.) comme la métropole du nome thébain. La proscription dont Théodose frappa ce qui restait encore des temples de l'Égypte à la fin du iv<sup>e</sup> siècle (389), lui

porta sans doute le dernier coup (V. p. 914). Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les seuls changements qui ont dû s'opérer sur l'emplacement de Thèbes sont l'introduction des noms arabes appliqués aux diverses localités des deux rives, et sans doute aussi la dégradation toujours plus grande de ce qui a résisté au temps et à la main destructive de l'homme.

#### IV. Description des antiquités.

##### I. Rive occidentale.

On se fait habituellement conduire en bateau de Louksor, en doublant l'île basse (voir le plan), au point directement opposé où aboutit le chemin direct des Colosses et de Médinet-Abou : c'est à ce point de débarquement qu'on trouve le plus de guides et de montures. Toutefois, pour la première visite qui doit être consacrée à Kournah, il vaudra mieux descendre le Nil jusqu'au lieu dit *el-Ghimmaiz*, le *Sycomore*.

**Temple de Kournah (ou Qournah).** C'est la première ruine que l'on rencontre en montant du Nil vers Bab el-Molouk. Le village est sur une petite éminence, à un peu plus d'un kilom. (1/4 d'h.) du fleuve. L'édifice, comme la plupart des constructions de cette partie occidentale de Thèbes, avait tout à la fois le caractère d'un temple et d'un monument funéraire. Les habitants le désignent sous le nom de *Kasr er-Roubaik*. Il fut commencé par Ramessès, le 1<sup>er</sup> roi de la xix<sup>e</sup> dyn. (vers 1460 av. J.-C.), et terminé par son fils et son petit-fils Sèti et Ramessès II. Les inscriptions le placent sous l'invocation d'Amoun, le grand dieu thébain. Ses dimensions sont médiocres, mais il est intéressant à cause de l'élégante pureté de ses hiéroglyphes et de ses sculptures murales. On y arrive par un pylône en partie détruit, qui porte les noms de Sèti et de Ramessès III, et qui marque l'entrée du dromos; une allée de sphinx de 40 mètres de longueur est difficile à recon-

naître au milieu des mesures des fellah. Un second pylône, à l'extrémité de cette allée, conduisait à un autre dromos presque égal au premier, et qui aboutit au péristyle formant la façade du temple.

Trois portes pratiquées sous le vestibule donnent accès à l'intérieur de l'édifice. La salle du milieu a 18 mètr. de profondeur; elle est soutenue par 6 colonnes. À droite et à gauche sont trois petites chambres, avec une salle latérale, et un passage qui conduit à une cour extérieure. À l'extrémité de la salle du milieu s'ouvrent cinq chambres, dont l'une, celle du centre, conduit à une nouvelle salle soutenue par quatre piliers carrés. Au delà était le sanctuaire; mais ici la dégradation de l'édifice ne permet plus de reconnaître sûrement la disposition primitive. La partie la plus intéressante de ce temple est la salle latérale de l'O., dédiée par le roi Sèti, ainsi que les 3 chambres qui y font suite, à son père Ramessès I<sup>er</sup>. Les sculptures qui couvrent l'intérieur et les murs du corridor sont du règne de Ramessès II, ainsi qu'on l'apprend par les inscriptions. La scène sculptée sur le mur de face présente, dans le compartiment inférieur, le roi Ramessès II présenté par Mandou à Amoun-Ré, derrière lequel se tient Ramessès I<sup>er</sup> portant les emblèmes d'Osiris. Dans le compartiment supérieur, le roi est présenté à Amoun-Ra par Atmou et par Mandou, le tout accompagné de légendes rappelant les noms des trois constructeurs du temple, et sa dédicace au dieu suprême.

À 160 mètr. environ de l'édifice qu'on vient de parcourir, deux statues mutilées, en granit noir, représentent aussi Ramessès II.

Un peu plus loin vers le N., dans la plaine de **Drah Abou-Négah**, à la pente de la colline du même nom et presque à l'entrée de la vallée qui conduit à Bab el-Molouk, les fouilles de M. Ma-

riette ont amené, en 1859, une découverte du plus haut intérêt. L'heureux explorateur avait remarqué sur ce point une bande de terrain toute semée de poteries brisées, et qui ne semblait pas avoir été jamais fouillée. Il y fit appliquer la bêche, et bientôt sa prévision se trouva justifiée. À la profondeur de 5 à 6 mètres, on rencontra, déposées dans le sable même, toute une série de caisses de momies, et entre autres un magnifique cercueil doré, qui s'est trouvé renfermer le corps d'une princesse appelée Aahhotep, que M. Mariette croit être la mère du roi Aamès, ou Amosis, le chef de la xviii<sup>e</sup> dyn., une partie des objets que renfermait la momie étant marquée au nom de ce prince. Ce sont des bijoux de diverses sortes, tous en or et d'un travail précieux. Ces bijoux, qui témoignent du haut degré de perfection où l'industrie était arrivée à Thèbes plus de 1700 ans avant notre ère, figurent maintenant parmi les trésors du Musée de Caïre.

**Hypogées de Kournah.** Au N. de Kournah, à la distance de 10 à 12 min., on trouve une localité curieuse à voir. C'est une excavation de plus de 100 mètr. d'étendue pratiquée à la pente de la colline, et qui sert d'entrée commune à de nombreuses catacombes précédées d'une sorte de galerie formée par un double et quelquefois un triple rang de piliers carrés ménagés dans la masse du rocher. Ces excavations, au temps des derniers Mamelouks et même de Méhémet-Ali, servaient de refuge habituel aux habitants du village quand venaient les collecteurs de l'impôt, et peut-être n'en ont-ils pas encore tout à fait perdu l'habitude; on n'en a pas fait jusqu'à présent une exploration exacte, que nous sachions. Peut-être faisaient-elles partie des 47 tombes royales que mentionnaient les annales sacrées de Thèbes.

**Tombeaux des Rois.** A une centaine de mètres au N. du temple de

Kournah, on trouve un carrefour où 4 chemins se réunissent. L'un de ces chemins, celui de gauche, prend sa direction vers le N.-O. c'est celui de *Biban el-Molouk*, ou les Portes des Rois (au singul. Bab el-Molouk), nom donné par les Arabes à la vallée solitaire que les anciens rois des dynasties thébaines avaient choisie pour y placer leurs tombeaux. Bientôt le sentier s'engage dans une gorge étroite et sinueuse, entre les murailles escarpées des rochers (V. le plan); il se replie à l'O. et au S.-O. en contournant la montagne, puis il tourne directement au S. pour pénétrer dans la nécropole royale. A ce point, la vallée se bifurque en deux branches, l'une qui continue au S., l'autre qui se porte à l'O. et au S.-O., et que l'on a distinguée par la dénomination de *Vallée de l'Ouest*.

La première branche, celle que l'on suit d'abord, devient bientôt de plus en plus étroite; on franchit une courte tranchée (20 à 25 pas) qui paraît avoir été pratiquée de main d'homme, et qui se termine par un passage étranglé semblable à une porte (de là, peut-être, la dénomination arabe de *Bab el-Molouk*); on est arrivé au fond de la gorge. — Cette partie extrême est la *vallée des Tombeaux* proprement dite. C'est là que se trouvent les hypogées royales. La distance, depuis le carrefour de Kournah, est d'environ 3 kilom. 1/2. Rien de plus aride et de plus désolé que toute cette route et la vallée elle-même. Pas le plus léger signe de vie; pas la moindre trace de végétation: tout est morne et silencieux comme la tombe. Cette longue gorge est le digne vestibule du séjour des morts.

Visiter toutes les tombes et les examiner en détail demanderait autant de semaines que la généralité des voyageurs peut y consacrer d'heures; elles n'ont pas toutes, d'ailleurs, le même intérêt, ni au point de vue historique ni au point de vue de l'art. Il suffira de

voir les principales; on aura par celles-là une idée des autres. Elles sont toutes disposées sur le même plan; elles ne diffèrent entre elles que par leur étendue et la richesse de leur décoration. Une porte taillée verticalement dans le rocher, sert d'entrée à une galerie qui pénètre dans l'intérieur de la montagne, et qui descend par un plan, plus ou moins incliné. De distance en distance, on rencontre de petites chambres carrées ou des salles oblongues, dont la voûte est soutenue par des piliers, jusqu'à ce que l'on arrive à la pièce principale où était déposé le sarcophage. L'un de ces hypogées, le plus grand, n'a pas moins de 125 mètr. de longueur totale, et dans toute cette étendue il n'est pas une seule partie des parois, aussi bien des galeries que des chambres ou des salles, qui ne soit couverte de peintures ou de bas-reliefs. Une remarque, que l'on doit à Champollion, et que les études ultérieures ont de plus en plus confirmée, c'est que l'étendue des tombes est toujours en rapport avec la longueur des règnes. Chaque roi, dès les premiers temps de son avènement au trône, faisait travailler à l'hypogée où devaient être déposés ses restes. S'il régnait longtemps, les travaux se déployaient sur une large échelle, les chambres et les salles se multipliaient, la chambre, destinée au sarcophage était portée très-avant dans les entrailles de la montagne; les peintures et les sculptures, enfin, étaient exécutées avec tout le fini et la perfection dont étaient capables les artistes égyptiens; si le règne était court, au contraire, les travaux ne pouvaient avoir que peu de développement, et il arrivait même que les peintures ou les sculptures restaient à l'état d'ébauche. On a vu précédemment (p. 999) que M. Lepsius a fait une remarque analogue sur la dimension différente des Pyramides, qui furent les tombeaux des anciens rois de Memphis, comme le furent les

hypogées de Biban el-Molouk pour les dynasties qui résidèrent à Thèbes.

M. Wilkinson, à l'époque où il visita les tombeaux des rois, peignit au-dessus de l'entrée de chaque tombe un numéro de reconnaissance qui a depuis lors servi à les distinguer. Nous nous servirons de cette indication, qui est brève et claire.

**Tombe du grand Sésostris.** La renommée qui s'attache à ce nom, aussi bien chez les historiens grecs que dans les documents égyptiens, y porte d'abord notre attention. C'est le n° 17 de Wilkinson; on la désigne aussi sous le nom de *tombe de Belzoni*, parce que la découverte en est due à cet intrépide explorateur. Le nom du roi, dans ses cartouches, est Ramessou-Méramèn, nom que l'historien Josèphe, d'après Manéthon, a reproduit sans trop d'altération, dans sa transcription grecque Ramsès-Meïamoun. L'hypogée est remarquable par la beauté de ses sculptures peintes et par son état de conservation, quoique ces tableaux, dont nous admirons aujourd'hui la fraîcheur et l'éclat, aient été exécutés il y a plus de 3300 ans.

On a d'abord à descendre un escalier très-rapide qui s'enfonce à 7 mètr. 1/2 au-dessous du sol de l'entrée; puis on trouve un passage de 5 mètr. 72 sur 2 mètr. 80 de large, dont les inscriptions et les figures se rapportent à Sèti, père de Ramessès. On passe une autre porte et l'on descend un second escalier, au bas duquel un nouveau corridor de 9 mètres conduit à une chambre oblongue de 3 m. 70 sur 4 m. 32. Cette salle, aussi bien que le passage qui précède, sont décorés de scènes allégoriques, représentant le passage du roi dans le monde inférieur, l'Amenti (Émènt signifie en égyptien l'occident, le couchant), et sa réception par différentes divinités. Un puits, que Belzoni a comblé, semblait former ici la limite extrême de la tombe; mais ce puits, qui n'aboutit à rien,

n'était destiné qu'à dérouter la recherche de ceux qui auraient voulu trouver la salle où reposait le corps du roi. Belzoni n'y fut pas trompé. En sondant avec soin les murs de la salle, dont la maçonnerie est recouverte d'une couche de stuc ornée de peintures, un son creux sur un certain point lui découvrit le secret. Une ouverture fut bientôt pratiquée, et l'on vit alors recommencer une nouvelle série de salles et de galeries.

La pièce où l'on pénètre d'abord est une salle carrée de 8 m. de côtés, dont la voûte est soutenue par 4 colonnes, décorées, ainsi que les murailles, de belles sculptures recouvertes de couleurs qu'on dirait appliquées d'hier. Un des sujets les plus intéressants est une procession allégorique des quatre races du monde assistant aux funérailles du héros: la race égyptienne appelée *Rotou*, peinte en rouge (comme le sont toujours les Égyptiens sur les monuments); la race d'Ammon, de couleur claire, avec des yeux bleus et de longues barbes: ce sont sûrement les peuples du N.; la race noire, les *Nahésou*, qui sont les Nègres du S., enfin, la race des *Tamahou*, peau blanche, yeux bleus, barbés en pointe, plumes dans les cheveux en guise d'ornement, grandes robes flottantes, probablement les peuples de l'O. Sur le mur du fond, dans un tableau remarquable par l'élégance du dessin et la richesse du coloris, le roi est conduit par Horus en présence d'Osiris et d'Athor. Là, s'ouvre la suite de la galerie.

Quelques marches que l'on descend conduisent à une autre salle de dimensions semblables à celle que l'on vient de quitter, mais qui n'est soutenue que par deux colonnes. Les scènes qui devaient orner les murailles sont esquissées en noir sur le stuc d'un trait ferme et bien arrêté; mais le sculpteur, dont ce tracé devait guider le ciseau, n'a pas eu le temps d'aborder son travail, sans doute interrompu

par la mort du roi. Un double passage conduit de cette salle inachevée à une chambre de 5 m. 25 sur 4 m. 33, dont les peintures se rapportent à des scènes du rituel funéraire. De cette chambre, on pénètre, par une porte du fond, dans une salle carrée plus grande qu'aucune des précédentes (chaque côté a 8 m. 34), et dont le plafond est supporté par 6 colonnes. A droite et à gauche est une petite chambre latérale, et à l'extrémité de la salle s'ouvre un espace transversal de 9 m. 27 de largeur sur une profondeur de 5 m. 88. Le plafond en est arrondi en voûte. Au centre de cette espèce de chapelle funéraire, ornée d'une profusion de sculptures, était un sarcophage en albâtre oriental; mais ce sarcophage était vide. On le voit aujourd'hui au Musée Britannique. A gauche est une autre chambre dont les parois sont chargées de tableaux allégoriques.

Là, ne se termine pas encore cette longue série d'excavations. De même qu'il avait découvert la porte masquée qui conduit à la chambre du sarcophage, ici encore, à la base même du cénotaphe, Belzoni s'aperçut, au son que rendait le sol, qu'un espace vide devait exister en cet endroit. Cette partie du plancher enlevée mit effectivement à jour l'entrée d'un plan incliné, accompagné d'un double escalier à droite et à gauche, par lequel on descend très-avant dans l'intérieur de la montagne. Des éboulements, survenus à l'extrémité de cette descente, ne permettent plus de s'avancer que de 46 mètres environ; on ignore où se termine le souterrain. Il est assez probable qu'il conduit à quelque caveau où repose la momie royale.

Depuis l'entrée extérieure jusqu'à l'endroit du plan incliné où l'on est arrêté par les éboulements, ce vaste hypogée présente un développement en longueur de 145 mètr. Le point extrême du plan incliné est à 56 m. environ de pro-

fondeur au-dessous du niveau de la vallée.

**Tombeau de Bruce ou des harpistes** (n° 11). Celui-ci, dont le voyageur Bruce a parlé le premier, offre un très-grand intérêt par la nature des sujets représentés dans ses peintures. Toute la vie sociale des anciens Egyptiens y est en quelque sorte figurée. Le roi pour lequel la tombe fut creusée est le 3<sup>e</sup> Ramessès, chef de la 20<sup>e</sup> dyn. (vers 1260). Le développement total de l'hypogée, moins considérable que le précédent, est de 125 m. en longueur, et sa plus grande profondeur n'est que de 9 à 10 mètres.

La partie la plus intéressante est la suite de petites chambres des deux premiers passages. Dans la première, à gauche en entrant, on voit représentées différentes scènes relatives à la préparation des aliments. Des hommes sont occupés à abattre un bœuf et à en détacher les quartiers, que l'on met dans des chaudrons posés sur un trépied sous lequel brûle un grand feu. D'autres pilent quelque chose dans un mortier, hachent de la chair, font cuire les viandes, la pâtisserie, les légumes, etc.; d'autres, sur la ligne inférieure, transvasent des liquides au moyen de siphons. Tous ces groupes, quoiqu'ils aient souffert, sont parfaitement reconnaissables. Sur le mur du fond, les boulangers pétrissent la pâte et préparent la cuisson du pain dans des fours pareils aux nôtres.

Dans la chambre opposée, on voit diverses sortes de barques richement peintes et très-ornées. Quelques-unes ont des cabines spacieuses, d'autres n'ont qu'un siège près du mât.

La chambre qui vient ensuite, à main droite, nous montre les armes diverses et les instruments de guerre des Egyptiens, coutelas, sabres droits et recourbés, poignards, lances, arcs, flèches et carquois, cottes de mailles, casques, javelots, massues, étendards,

etc. De chaque côté de la porte, est représentée une vache noire avec les ornements de tête d'Hathor; les légendes hiéroglyphiques qui les accompagnent désignent pour l'une le N., pour l'autre le S., comme pour indiquer que les armes sont celles de la haute et de la basse Egypte.

Dans la chambre suivante, on voit représentés des sièges et des couches de formes élégantes couverts de riches draperies et du plus beau travail, ainsi que tous les accessoires d'un somptueux ameublement, vases, bassins, peaux de léopard servant de tapis, etc. Ces représentations, aussi bien que les bijoux trouvés par M. Mariette près de Kournah, suffiraient pour montrer tout à la fois à quel point étaient arrivés chez les Egyptiens de cette époque reculée les arts qui tiennent au luxe et les raffinements de la vie intérieure.

La chambre suivante nous transporte au milieu des scènes agricoles. Le Nil débordé se répand sur les terres à travers les canaux. Ici, on répand la semence, plus loin, on fait la récolte et on rentre les grains.

D'autres chambres sont consacrées à différentes divinités et à leurs emblèmes. Puis viennent des représentations d'oiseaux du ciel et d'oiseaux domestiques, avec les productions des jardins et des vergers. Enfin dans la dernière chambre on voit figurés deux musiciens jouant de la harpe devant une divinité. C'est de là que l'hypogée a reçu le nom de Tombeau des Harpistes.

Chacune de ces chambres a un puits, maintenant fermé, où furent probablement enterrés des officiers de la maison du roi. On peut supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que la décoration de chacune des chambres avait rapport aux fonctions de chacun de ces officiers.

Cette première galerie, avec ses chambres latérales, a une lon-

gueur de 40 mètr. Ici, la proximité de la tombe contiguë a obligé de décrire un coude, après lequel la galerie reprend sa direction première. Les sujets figurés sur les parois de cette seconde galerie se rapportent au passage du défunt dans l'Amenti ou monde inférieur. On y voit aussi, comme dans la tombe de Sésostris, le cortège symbolique des 4 races du monde; seulement les quatre figures qui représentent la race égyptienne sont ici peintes en noir, quoique avec la même dénomination hiéroglyphique, *Rotou*. Après la grande salle du sarcophage, on trouve encore pratiqués trois passages successifs.

Cette tombe est une de celles qui furent ouvertes sous les Ptolémées, il n'est donc pas surprenant que le sarcophage en ait été trouvé vide. Ce sarcophage, qui est en granit rose, est maintenant au musée Britannique.

**Tombe de Memnon.** La tombe n° 9, connue des Romains sous le nom de tombe de Memnon, est encore au nombre des plus vastes. Son développement en longueur est de 106 mètr. Elle a peu d'inclinaison en profondeur; son point extrême n'est qu'à 7 mètr. 60 au-dessous du sol extérieur. Elle fut creusée pour le 5<sup>e</sup> Ramessès (20<sup>e</sup> dyn.), qui porta, de même que plusieurs autres pharaons, le surnom de Méiamoun. Elle fut ouverte au temps des Ptolémées. Plusieurs de ses peintures ont un certain intérêt astronomique.

La tombe n° 16 appartient au 1<sup>er</sup> Ramessès, fondateur de la 19<sup>e</sup> dyn. et aïeul de Ramessès le Grand ou Sésostris (vers 1458). C'est la plus ancienne de toutes les tombes de la vallée des Rois. Le n° 14, dont l'étendue est considérable (112 mètr.), est la tombe du Pharaon Siptah, de la même dynastie (vers 1288). Le n° 6, où il y a des peintures phalliques assez singulières, appartient à Ramessès VII (20<sup>e</sup> dyn.) le n° 4, à Ramessès VIII; le n° 1, à Ramessès IX; le n° 18, à Ramessès X.